

<http://divergences.be/spip.php?article3827>



L'omnivore James C. Scott

- Aujourd'hui - Octobre 2024 -

Date de mise en ligne : lundi 16 septembre 2024

Copyright © Divergences Revue libertaire en ligne - Tous droits réservés

[Origine Dissent](#)

Comme tant d'autres romantiques, James C. Scott a mélangé des thèmes radicaux et conservateurs. Il n'est donc pas étonnant qu'il ait trouvé des lecteurs appréciés dans tout le spectre politique.

<http://divergences.be/sites/divergences.be/local/cache-vignettes/L324xH305/1725980119jamescscottfeature-4b4df.jpg>

James C. Scott

L'omnivore James C. Scott Comme tant d'autres romantiques, James C. Scott a mélangé des thèmes radicaux et conservateurs. Il n'est donc pas étonnant qu'il ait trouvé des lecteurs appréciés dans tout le spectre politique. Lorenzo McClellan September 10, 2024 James C. Scott

Lorsque James C. Scott est décédé au début de l'été à l'âge de 87 ans, les hommages à l'érudit ont afflué d'une variété déconcertante de sources. Comme les membres d'un clan en conflit qui se précipitent vers la propriété familiale à la mort du pater familias, les personnes en deuil formaient une foule inhabituelle de gens rarement vus dans la même pièce. Les anarchistes de Freedom News ont revendiqué Scott comme l'un des leurs ; les libertariens de Reason ont suggéré plus modestement qu'il était un compagnon de route ; le premier ministre de la Malaisie l'a remercié pour ses "contributions exceptionnelles à la science politique et à l'anthropologie" dans un message sur Instagram. D'autres se sont sentis libres de dire du mal du mort. Sur Internet, il a été accusé d'avoir des liens avec la CIA.

Il n'est guère surprenant que l'œuvre de Scott ait suscité de telles passions. C'était un érudit aux dons et à l'envergure remarquables, et ses idées politiques ont toujours été difficiles à cerner. Bien qu'il soit politologue de par sa formation et son titre officiel, il ne s'est jamais contenté de cette étiquette. À une époque où ses collègues adoptaient de plus en plus les méthodes quantitatives, Scott a suivi sa propre voie, développant une méthodologie idiosyncrasique et éclectique. Après avoir été titularisé, il s'est lancé dans l'ethnographie - bien qu'on l'ait averti que cela constituerait un suicide professionnel - et s'est réjoui d'être souvent pris pour un anthropologue. Nombre de ses livres sont essentiellement historiques. Il était également un défenseur passionné de la valeur de la littérature pour les sciences sociales. L'un de ses livres commençait par une lecture attentive d'un passage d'Adam Bede de George Eliot. Sa propre prose, avec un sens aigu de la métaphore et un passage agile de l'éloquence à l'irrévérence, avait un flair littéraire peu commun dans les ouvrages universitaires.

Si son éventail méthodologique était large, l'éventail des sujets qu'il a étudiés l'était encore plus. Ses premiers grands ouvrages des années 1970, sur la politique et la culture paysannes en Asie du Sud-Est, expliquaient avec beaucoup de sympathie pourquoi les paysans toléraient si souvent une terrible oppression et pourquoi ils se révoltaient parfois, comme ils l'ont fait récemment au Viêt Nam. Plus tard, son thème principal est devenu l'État moderne et ses tentatives erronées de rendre la société lisible et gérable. Dans ces ouvrages, Scott a parcouru avec aisance un vaste territoire, rassemblant des preuves des rébellions paysannes dans la Russie du XVIIIe siècle, de la sylviculture prussienne du XIXe siècle, de l'agriculture soviétique, des plans de développement tanzaniens, de l'architecture moderniste française et de l'urbanisme brésilien. Son dernier livre publié est allé encore plus loin, jusqu'à l'ancienne Mésopotamie. Bien qu'il ait déclaré un jour vouloir "se débarrasser de l'habitude d'écrire des livres", il n'y est heureusement jamais parvenu. Il a achevé un dernier livre dans les mois qui ont précédé sa mort. Prévu pour l'année prochaine, il proposera une ambitieuse histoire environnementale du fleuve Irrawaddy au Myanmar.

Dans toutes ses œuvres, la curiosité de Scott était omniprésente et il a souvent fait preuve d'un merveilleux talent

pour faire des comparaisons éclairantes et établir des liens entre des phénomènes apparemment éloignés les uns des autres. "Rosa] Luxemburg... voyait le mouvement ouvrier de la même manière que Jane Jacobs voyait la ville" - voilà une phrase classique de Scott. Et pourtant, il peut être difficile de voir ce qui unit les travaux de Scott. Son œuvre a frappé de nombreux lecteurs comme un assemblage éclectique, difficile à unifier sous quelque rubrique que ce soit (Scott lui-même faisait partie de ces lecteurs). "Je crois que j'ai trébuché d'un sujet à l'autre", m'a-t-il dit un jour lors d'une interview). La position et les implications politiques de son travail ont également été difficiles à définir. Il s'est parfois qualifié de "marxiste brut" ; à d'autres moments, il a flirté avec l'étiquette d'anarchiste. Mais certains de ses derniers travaux - avec leur scepticisme radical à l'égard de l'État, leur appréciation de l'ordre spontané du marché et leurs mots aimables pour l'économiste autrichien Friedrich Hayek - peuvent avoir une connotation presque néolibérale. L'économiste Brad DeLong est allé jusqu'à affirmer que le livre le plus célèbre de Scott, Voir comme un État, "marque l'étape finale de la lutte intellectuelle que la tradition autrichienne a longtemps menée contre les apôtres de la planification centrale". Ce qui complique encore les choses, c'est le fait que, dans sa jeunesse, Scott avait effectivement des liens avec la CIA.

De même que les chercheurs se préoccupaient autrefois du problème d'Adam Smith - la question de savoir comment réconcilier les arguments apparemment contradictoires du grand économiste dans La richesse des nations et La théorie des sentiments moraux -, on pourrait se poser le problème de James Scott. Y a-t-il un fil conducteur qui unit ses travaux ? Avait-il une vision politique cohérente ? Lequel de ses héritiers potentiels, s'il y en a un, est le plus à même de revendiquer son héritage ?

Au début de sa carrière, rien ne laissait présager qu'il deviendrait un érudit de renommée mondiale. Il est tombé sur son principal domaine d'expertise alors qu'il était étudiant de premier cycle au Williams College, lorsque son conseiller, mécontent de son manque de progrès dans la rédaction d'une thèse sur la politique économique nazie, lui a demandé de trouver quelqu'un d'autre avec qui travailler. Scott est tombé par hasard sur un autre professeur qui était prêt à le prendre comme assistant à condition qu'il travaille sur des projets de développement en Birmanie. Après avoir obtenu son diplôme en 1958, Scott reçoit une bourse du Rotary pour étudier en Birmanie, puis travaille pour l'Association nationale des étudiants (NSA). C'est au cours de ces années qu'il a noué des liens avec la CIA - à laquelle la NSA était étroitement liée -, rédigeant même des rapports sur la politique étudiante birmane pour l'agence. Il est regrettable que Scott n'ait jamais abordé la question de savoir comment il est passé de la vision pour l'État à l'écriture de Seeing Like a State. Sa reconnaissance la plus franche de ses liens avec la CIA est apparue dans une longue interview de 2018, où il parle de l'épisode avec une certaine désinvolture.

Pourtant, il est difficile de voir ce que cette aventure de jeunesse nous apprend sur ses opinions mûres. D'une part, ses liens avec la CIA semblent avoir pris fin au moment où il a entamé un doctorat en sciences politiques à Yale en 1961. En outre, le Scott du début des années 1960 était un homme très différent, sur le plan académique et politique, de l'auteur des livres qui ont fait sa réputation. Son premier livre - Political Ideology in Malaysia (1968), la version publiée de sa thèse de doctorat - laisse songeur quant à la façon dont le même homme a pu écrire ses classiques ultérieurs. Scott a essentiellement désavoué ce livre, et il n'est pas difficile de comprendre pourquoi. La méthodologie était plus que douteuse : il tentait de développer une théorie générale de la culture politique de toutes les nouvelles nations postcoloniales sur la base d'entretiens avec dix-sept fonctionnaires malaisiens. Il était également allègrement optimiste quant aux types de projets de développement dirigés par l'État qu'il allait plus tard excuser. Selon lui, les pays nouvellement indépendants n'étaient pas adaptés à un gouvernement pleinement démocratique, mais avaient besoin d'être "gouvernés par une élite bienveillante" ; avec le temps, la croissance économique conduirait à la modernisation et à la démocratisation complète. Il est clair qu'il s'est passé quelque chose pour Scott entre la publication de ce livre (sans parler de ses années à la CIA) et la rédaction de ses principaux ouvrages.

Ce quelque chose, c'est le temps qu'il a passé à l'université du Wisconsin, à Madison, où il est arrivé en tant que professeur en 1967. Il y a trouvé une culture de campus qui, même à une époque d'agitation estudiantine généralisée, se distinguait par son opposition passionnée à la guerre du Viêt Nam. Quelques semaines seulement

après son premier semestre, des milliers d'étudiants se sont rassemblés pour protester contre la présence sur le campus de recruteurs de Dow Chemical, un important fabricant de napalm. La foule est dispersée à l'aide de gaz lacrymogènes et de matraques ; il s'agit de la première manifestation étudiante anti-guerre de l'ère vietnamienne à tourner à la violence. Ces événements ont radicalisé le corps étudiant, et leur radicalisme s'est naturellement infiltré dans la salle de classe. Au cours de ces années, Scott et son ami proche et collègue Edward Friedman ont enseigné ensemble un cours sur les révolutions paysannes. Ce cours attirait des centaines d'étudiants et, bien que Scott et Friedman aient tous deux été actifs dans le mouvement anti-guerre, nombre d'étudiants les trouvaient insuffisamment radicaux. Après chaque cours, un groupe d'entre eux rédigeait une critique substantielle du cours, la ronéotypait et la distribuait au cours suivant. "C'était comme apprendre avec un pistolet sur la tempe", se souvient Scott.

C'est dans cette atmosphère explosive que Scott a pris un tournant qui allait définir la trajectoire de sa carrière. Dans ses souvenirs, il décrit ce tournant comme une expérience de conversion : "J'ai décidé que les paysans étaient la classe la plus nombreuse de l'histoire du monde et que si le développement ne signifiait rien pour eux, il fallait le foutre en l'air. Il se consacre alors "à l'étude de la paysannerie".

Dans l'ouvrage qui a fait sa réputation, *The Moral Economy of the Peasant* (1976), Scott rejette l'idée reçue selon laquelle les paysans constituent une classe désespérément conservatrice, voire arriérée. De nombreuses caractéristiques superficiellement irrationnelles du comportement des paysans - leur évitement des dernières innovations agricoles, par exemple, ou leur tendance à tolérer docilement l'exploitation - peuvent être considérées comme tout à fait rationnelles dès lors que l'on accepte une simple prémisse : les paysans ont tendance à faire passer la "sécurité avant tout". S'ils ne plantaient pas les variétés les plus productives, par exemple, c'est parce qu'ils jugeaient les cultures non pas en fonction de leur rendement moyen sur plusieurs années, mais en fonction de leur rusticité, de leur capacité à assurer un minimum de subsistance. Les sociétés paysannes étaient généralement régies par des normes complexes de réciprocité qui autorisaient des loyers et des impôts élevés tant que le droit à la subsistance n'était pas violé. Cela ne signifie pas pour autant que les paysans étaient des conservateurs congénitaux. Ils étaient plus proches d'anarchistes instinctifs, rêvant sans cesse "d'un monde villageois reconstitué sans État, c'est-à-dire sans impôts". Et lorsque leur droit à la subsistance était menacé, ils étaient capables d'une résistance extraordinaire. En effet, l'orientation passéiste des rébellions paysannes leur conférait "une ténacité morale que les mouvements qui envisagent la création de nouveaux droits et libertés ont peu de chances d'inspirer".

L'idée maîtresse de Scott était de défendre la rationalité fondamentale des paysans du monde - et donc de saper les arguments de l'ensemble du spectre politique qui suggéraient qu'ils étaient confus quant à leurs propres intérêts et qu'ils avaient besoin d'être guidés et instruits par des personnes extérieures. Les paysans n'ont pas besoin d'être modernisés par un État centralisateur. Ils n'avaient pas non plus besoin d'être sauvés de la fausse conscience par un parti d'avant-garde léniniste qui leur enseignerait leurs véritables intérêts révolutionnaires.

Plus tard, Scott a affirmé qu'il avait commencé à étudier la paysannerie mondiale en raison de sa désillusion à l'égard des "guerres de libération nationale" pour lesquelles il avait manifesté un grand enthousiasme dans les années 1960. Et il est clair que ses travaux sur les paysans dans les années 1970 avaient une orientation profondément anti-léniniste. Mais il n'était pas opposé à la révolution tout court. En effet, deux des plus grandes influences de Scott à l'époque, le sociologue néerlandais W.F. Wertheim et son collègue de Madison Edward Friedman, étaient tous deux des étudiants de la révolution chinoise qui voyaient en elle - et dans le maoïsme qui la guidait - une alternative au léninisme, une alternative qui respectait les besoins de la paysannerie et qui faisait confiance à l'action populaire spontanée. Il s'agissait, bien entendu, d'une vision idéalisée de la Chine, qui assimilait pratiquement le maoïsme à l'éthique plus large du "small is beautiful" (ce qui est petit est beau) en vogue à l'époque.

Peu après la publication de *Moral Economy*, Scott semble avoir changé d'avis politique. Au milieu des années 1980, Mao était mort, des informations plus fiables sur les horreurs du Grand Bond en avant et de la Révolution culturelle étaient devenues disponibles, et la grande vague de révolution paysanne avait reflué. Les espoirs révolutionnaires

de Scott se sont également évanouis. Mais un vieux leitmotiv continua à parcourir son œuvre. Ses livres suivants reprennent là où l'Économie morale s'est arrêtée, avec une attaque contre les théories de la fausse conscience et de l'hégémonie - tout ce qui suggère que les classes subordonnées en sont venues à accepter les valeurs de leurs supérieurs sociaux et qu'elles ne savent donc plus quels sont leurs propres intérêts. Dans *Weapons of the Weak* (1985), Scott s'est appuyé sur son expérience dans un village de Malaisie pour affirmer que, même lorsque les paysans étaient respectueux de l'autorité, ils n'avaient toujours pas accepté que cette société soit juste. En privé, ils critiquaient les autorités qu'ils respectaient en public, et ils s'engageaient dans toutes sortes de résistances secrètes : "traîner les pieds, dissimuler, désertier, se conformer faussement, chaparder, feindre l'ignorance, calomnier, incendier, saboter, et ainsi de suite". Ces actions n'étaient pas spectaculaires en elles-mêmes, mais ensemble, elles ont permis de protéger efficacement le mode de vie des paysans contre les incursions extérieures. *Domination and the Arts of Resistance* (1990) a généralisé l'argument, en s'appuyant sur des exemples allant de la France de la Renaissance à la Pologne contemporaine.

Le livre suivant de Scott, *Seeing Like a State*, est devenu son ouvrage le plus célèbre et le plus controversé. Pour la première fois, Scott s'intéresse non pas aux subalternes qui résistent aux prétentions de l'État, mais à l'État lui-même. Il a formulé une critique générale du "modernisme élevé", c'est-à-dire de la conviction que la société peut être améliorée grâce à une planification minutieuse par des experts technocrates. Cette idéologie a exercé un large attrait sur l'ensemble de l'échiquier politique au cours du XXe siècle - les grands modernistes paradigmatiques étaient aussi bien Le Corbusier et Lénine que Henry Ford et Julius Nyerere - mais les projets qu'elle a inspirés ont souvent échoué lamentablement. En effet, les planificateurs centraux considèrent la société à travers des modèles simplifiés qui excluent nécessairement le type d'informations fines sur les conditions locales et le savoir-faire pratique qui sont cruciaux pour la santé de tout ordre social. Les conséquences ont été visibles partout, des champs désolés de l'Ukraine de Staline aux rues sinistrement sans vie de Brasilia.

L'argumentation de Scott sur les limites épistémologiques de la planification centrale ressemblait beaucoup aux éloges de Hayek sur l'ordre spontané créé par le marché libre. En effet, Scott estimait que l'économiste avait raison sur bien des points et louait même la capacité des marchés à freiner les ambitions démesurées des grands modernistes. Pour certains, il semble que Scott ait pris un virage à droite, qu'il ait appris à ne plus s'inquiéter et à aimer le néolibéralisme

Après la publication du livre, des personnalités de l'Institut Cato, de la Fondation pour l'éducation économique et d'autres institutions libertariennes ont afflué autour de Scott comme des missionnaires se précipitant pour témoigner et assister aux dernières étapes d'une conversion. Scott s'est toujours senti mal à l'aise face à cette attention, affirmant parfois que l'argument de *Seeing Like a State* s'appliquait également au capitalisme moderne : tout comme l'État, les énormes entreprises voyaient le monde à travers des modèles simplifiés qui réduisaient implacablement la qualité à la quantité. Pourtant, le titre de *Seeing Like a State* était tout à fait approprié : sur plus de 400 pages débordant d'études de cas historiques, Scott n'a jamais offert un seul exemple de vision d'une entreprise Fortune 500.

Pourtant, le chemin qui mène de la célébration de la spontanéité révolutionnaire à la reprise des idées de Hayek sur "l'ordre spontané" est étonnamment direct. S'il avait auparavant défendu la rationalité de paysans prétendument arriérés, il s'attaquait maintenant à l'irrationalité des institutions qui prétendaient les moderniser. Si, dans ses ouvrages précédents, il avait critiqué les théories de la fausse conscience qui sous-tendaient l'avant-gardisme léniniste, il condamnait à présent Lénine lui-même en tant que haut moderniste emblématique et affirmait que la révolution d'octobre avait été davantage un soulèvement populaire qu'une action soigneusement planifiée par un parti discipliné. Tous ces ouvrages sont unis par une foi dans les actions spontanées des gens du peuple, ainsi que par une vision optimiste de ce dont Napoléon se serait moqué : une nation de commerçants et de petits exploitants.

L'œuvre de Scott était, en fin de compte, profondément romantique. Et comme tant de pensées politiques romantiques, elle contenait un mélange promiscuité et labile de thèmes radicaux et conservateurs. Jusqu'à ses derniers jours, Scott a sympathisé avec les luttes armées pour la liberté. (Ses enfants ont demandé qu'au lieu de fleurs, les personnes en deuil fassent un don aux mouvements de résistance à la junte militaire au Myanmar). Pourtant, il pouvait aussi s'extasier sur les vertus de la petite bourgeoisie d'une manière qui, il l'admettait, semblait

presque réactionnaire. "La petite propriété représente une zone précieuse d'autonomie et de liberté", s'enthousiasmait-il dans un essai tardif. (La remarque de Scott, quelques paragraphes plus loin, selon laquelle "l'exploitation [que la petite bourgeoisie] pratique est largement confinée à la famille patriarcale" - comme si cela était évidemment préférable à l'exploitation par un patron - suggère qu'il était quelque peu aveugle à l'oppression des épouses et des enfants). Ailleurs, il a fait l'éloge de la vitalité et de la résistance de "la famille, la petite communauté, la petite exploitation agricole, l'entreprise familiale dans certains secteurs d'activité. . . ." Ajoutez quelques images d'archives de céréales se balançant et un ersatz de Fanfare pour l'homme commun, et vous obtenez une publicité pour une campagne présidentielle. Il n'est pas étonnant que Scott ait trouvé tant de lecteurs appréciateurs dans tout l'éventail politique.

Son idéal d'une utopie petite-bourgeoise était-il plausible ? Scott a admis que son travail était façonné par une vision plutôt idéalisée du passé. Comme il me l'a dit, "ce serait une critique juste [de mon travail] que, dans un sens, ayant commencé par tomber amoureux de la révolution, et ayant été désillusionné, ce que j'oublie, c'est à quel point l'ancien régime était terrible dans tous ces endroits". Et son éloge de la spontanéité pouvait être étrangement équivoque. Il voit dans les petits actes de résistance non coordonnés dont il a été témoin en Malaisie "un esprit et une pratique qui empêchent le pire et promettent quelque chose de meilleur". Pourtant, dans un moment d'honnêteté admirable, il admet que les paysans dont il loue si éloquemment les actes de défi et d'autoprotection sont "une poignée de perdants de l'histoire", un groupe qui n'a eu aucune chance face aux forces politiques, économiques et naturelles auxquelles il a résisté. Se contenter des armes des faibles, dans ce cas, c'est se résigner à l'oubli. Le corollaire, semble-t-il, est qu'une résistance efficace exige des niveaux de discipline et d'organisation plus élevés. Lénine n'avait peut-être pas tort.

Si la résistance spontanée n'a pas suffi à empêcher la mécanisation de l'agriculture dans les rizières du nord de la Malaisie, elle ne suffira certainement pas à résoudre les problèmes les plus urgents de notre époque. La vision politique de Scott a été façonnée par une époque où l'on avait une confiance souvent démesurée dans la capacité des grands projets à transformer le monde et, par conséquent, une époque où il semblait à beaucoup, comme l'a dit l'anthropologue Eric Wolf, que "les paysans rebelles étaient les signes avant-coureurs de l'espoir d'un ordre social plus équitable et plus juste". Dans le monde d'aujourd'hui, la célébration par Scott de la résistance spontanée et de l'ordre spontané offre une orientation douteuse. Après des décennies d'attaques néolibérales contre les capacités de l'État dans le monde entier, il est aussi peu plausible de considérer les excès de la planification centrale comme la principale menace pour l'épanouissement humain que d'envisager la rédemption par les mains de paysans révolutionnaires. La plus grande crise de notre temps, le changement climatique, n'est pas le produit d'un seul projet étatique qui aurait mal tourné, et toute réponse à cette crise nécessitera le type d'action concertée et organisée dont Scott était sceptique. Comme il l'a fait remarquer lors d'une interview à l'émission *Seeing Like a State*, "le moment décrit dans le livre est passé".

Lorenzo McClellan est doctorant en histoire à Harvard.